

Aspects méconnus du voyage de Granger en Cyrénaïque au XVIII^e siècle

André Laronde

Citer ce document / Cite this document :

Laronde André. Aspects méconnus du voyage de Granger en Cyrénaïque au XVIII^e siècle. In: Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France, 1990, 1992. pp. 185-199;

doi : <https://doi.org/10.3406/bsnaf.1992.9566>

https://www.persee.fr/doc/bsnaf_0081-1181_1992_num_1990_1_9566

Fichier pdf généré le 22/04/2018

Séance du 9 mai

M. André LARONDE, m. r., présente une communication intitulée : *Aspects méconnus du voyage de Granger en Cyrénaïque au XVIII^e siècle.*

Parmi toutes les régions de l'Orient, la Cyrénaïque passe à juste titre pour l'une des moins connues : il n'est pas nécessaire de revenir ici sur les raisons diverses, d'ordre géographique ou historique, qui rendent compte de cette situation. Mettant à part les géographes arabes des premiers siècles de l'Hégire, je rappellerai seulement que Claude Le Maire, consul de France à Tripoli, fut le premier, à notre connaissance, à se rendre « le long de la coste de Derne ¹ » en 1705 et 1706. Son récit marque le début d'une série peu abondante dont l'inventaire a été dressé depuis longtemps par A. Mori ². Cependant, plus de voyageurs qu'on ne l'a dit ont sans doute parcouru l'ancienne Pentapole, en dépit de difficultés réelles. Beaucoup n'ont pourtant pas jugé opportun de transmettre leurs observations ou, plus malencontreusement encore, celles-ci n'ont pas obtenu l'attention qu'elles méritaient. C'est dans cette dernière catégorie qu'il convient de classer le voyage de Granger, dont j'avais indiqué l'importance dans mon livre sur Cyrène ³, et auquel j'ai consacré depuis une étude ⁴. De nouveaux documents me permettent aujourd'hui de revenir sur ce voyageur, sur ses itinéraires et sur ses observations.

Granger, Tourtachot de son vrai nom, était né à Dijon ; chirurgien de son état, il se signale d'abord par ses soins aux pestiférés de Marseille, en 1721, puis à Toulon où il embarqua pour Tunis afin d'occuper les fonctions de major à l'hôpital des Trinitaires espa-

1. Claude Le Maire, dans P. Lucas, *Voyage du sieur Paul Lucas fait par ordre du Roi dans la Grèce, l'Asie Mineure, la Macédoine et l'Afrique*, t. II, Paris, 1712, p. 110-134 ; sur Cl. Le Maire, cf. H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1902, p. 312-338, et surtout p. 1037-1050, avec la publication d'un mémoire inédit de Cl. Le Maire sensiblement plus développé que la relation publiée en 1712.

2. A. Mori, *L'esplorazione geografica della Libia, rassegna storica e bibliografica*, Florence (Governo della Cirenaica, Ufficio Studi, rapporti e monografia coloniali, serie II, n° 5), 1927, 112 p. et 1 carte h. t.

3. A. Laronde, *Cyrène et la Libye hellénistique. Libykai Historiai* (Études d'Antiquités africaines), Paris, 1987, p. 18 sq.

4. A. Laronde, *Les épigraphistes français et la Cyrénaïque : le voyage méconnu de Granger au XVIII^e siècle*, dans *Actes du colloque international du centenaire de l'Année épigraphique, Paris, 1988* (1990), p. 91-99.

gnols. Dès 1724, il cherchait à rentrer en France, lorsqu'il se lia d'amitié avec le consul de France, Pignon ; il accepta alors de prolonger son séjour outre-Méditerranée jusqu'en 1728. Revenu alors à Paris, en butte à des déceptions professionnelles, il accepta d'accompagner Pignon au Caire ⁵. L'état des frais qu'il engagea alors permet de retracer les étapes de son voyage : il passa les quatre derniers mois de 1730 dans les environs du Caire, avant de se rendre en Haute-Égypte et en Thébaïde du 8 janvier 1731 au 10 juin de la même année ; il se trouvait dans le Fayoum du 20 juin au 12 août ; du 15 au 30 août, il visitait le couvent de Saint-Macaire, le wadi Natroun et la « mer sans eau », en laquelle il faut sans doute reconnaître le lac Maréotis, alors asséché, plutôt que la dépression de Qattara, trop éloignée ⁶. Il était ensuite à Suez du 9 septembre au 20 octobre et, du 10 novembre 1731 au 6 janvier 1732, il se rendait à Mansourah, au lac Menzaleh, à Damiette et traversait le delta vers l'ouest pour arriver à Rosette ; du 8 janvier au 12 mars 1732, il allait d'abord à « la tour des Arabes », Borj el-Arab, à 6,5 kilomètres au sud d'Abousir, et en Libye, c'est-à-dire dans le désert libyque, en Marmarique. Granger rentrait alors en France où pendant cinq mois, il eut à travailler avec Du Fay, Geoffroy et Jussieu ; ces dernières précisions ont leur importance car elles soulignent la vocation de naturaliste de Granger. Charles-François de Cisternay Du Fay (1698-1739) fut militaire et archéologue avant de se spécialiser en chimie, section de laquelle il relevait à l'Académie des Sciences en 1733 ; il avait étudié l'électricité, les cristaux, et joua un grand rôle au Jardin du Roi. Claude-Joseph Geoffroy (1685-1732) était l'élève de Tournefort ; entré à l'Académie des Sciences dès 1707, il était connu pour ses compétences en minéralogie et en botanique. Il n'est pas facile de savoir lequel des Jussieu est ici désigné, plutôt Bernard (1699-1777) ou son neveu Joseph (1704-1779) ; ce dernier voyagea aussi, et devait être à peine plus jeune que Granger.

Celui-ci repartait en voyage en 1733 toujours avec Pignon, mais nanti d'une « commission du Roi pour travailler à la recherche de tout ce qui peut contribuer à augmenter et perfectionner l'Histoire naturelle ⁷ ».

Là encore, c'est l'état des dépenses engagées par Granger qui permet de retracer avec précision les étapes de son deuxième et dernier voyage ⁸. Parti le 20 juin 1733, toujours avec Pignon, il commença

5. Granger, *Relation du voyage fait en Égypte*, Paris, 1745, p. VI ; cf. aussi Michaud, *Biographie universelle ancienne et moderne*, 18, Paris, 1817, p. 308 sq.

6. Arch. nat., Marine, B III, 6, 88.

7. Cf. *supra*, n. 5. Plantefol, *Troisième centenaire de l'Académie des Sciences de Paris*, t. 2, 1967, p. 140, cite Granger.

8. Arch. nat., Marine, B III, 6, 138.

son voyage par Tripoli de Barbarie. Sa biographie signale son passage dans la province de Msellata, c'est-à-dire l'intérieur de la région de Leptis Magna, sans que nous sachions s'il visita la cité des Sévères⁹. Pignon est en revanche seul à signaler sa visite à Guerze, c'est-à-dire à Ghirza, après neuf jours de marche depuis Tripoli qu'il avait quitté le 18 janvier 1734¹⁰. Comme la première lettre que Granger ait adressée au comte de Maurepas est, à ma connaissance, celle datée de Derna le 8 octobre 1733, comme sa deuxième lettre est toujours datée de Derna le 20 octobre de la même année, et que la lettre suivante est celle du 17 avril 1734, datée de Benghazi, il ne semble pas que les deux voyageurs aient encore été ensemble au cours de l'hiver 1733-1734.

Ces incertitudes tiennent à la nature de nos sources. Il faut rappeler ici que seule la relation du voyage en Égypte a été publiée en 1745¹¹, c'est-à-dire bien après la disparition de Granger. Sa biographie donnée en tête de sa relation, indique qu'il se serait séparé de Pignon au cours de son séjour dans la Pentapole Cyrénaïque. Selon *l'Histoire de l'Académie des Inscriptions*¹², Granger se serait arrêté à Derna et, après s'être entendu avec un chef de brigands, il aurait pu gagner Cyrène; il aurait « passé le temps qu'il voulut à visiter les ruines, qu'il trouva grandes, magnifiques, il remarqua surtout la belle fontaine ». La même source ajoute qu'« il copia quelques inscriptions latines et arabes, et décrivit les plantes remarquables du pays; il en dressa un mémoire curieux et très détaillé, qu'il envoya à Paris où plusieurs personnes l'ont vu. Malheureusement, ce mémoire est perdu »¹³.

A l'aide des lettres mentionnées ci-dessus, j'avais pu démontrer que Granger s'était bien rendu à Cyrène et à Apollonia, et qu'il convenait de lui attribuer la transcription de plusieurs inscriptions grecques de Cyrène insérées dans les papiers de Fourmont¹⁴.

L'obscurité dans laquelle ce voyage est tombé vient de ce que, comme *l'Histoire de l'Académie des Inscriptions* l'indique, le mémoire de Granger a été égaré très vite après son arrivée en France. Nous ne connaissons plus le voyage cyrénéen de Granger que par des extraits de ses lettres qui se trouvent dans le fonds des archives de la Marine, versé aux Archives nationales¹⁵. Il s'agit de recueils factices qui

9. Cf. *supra*, n. 5.

10. Arch. nat., Marine, B III, 263, 114.

11. Cf. *supra*, n. 5.

12. *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, t. 38, Paris, 1774, p. 389.

13. M. Yves Laissus, Inspecteur général des Bibliothèques et précédemment Conservateur en chef de la Bibliothèque centrale du Muséum d'Histoire naturelle, me confirme qu'il n'a trouvé trace d'aucun document de Granger; je le remercie vivement de cette recherche.

14. Cf. *supra*, n. 3.

15. Arch. nat., Marine, 3 JJ, 239.

regroupent des lettres, rapports, notes, présentés de manière très désordonnée, et qui accompagnaient des cartes aujourd'hui disparues, au moins pour les séries qui m'occupent. Ces cartes ont dû servir à élaborer des documents plus précis, et les notes d'accompagnement, jugées inutiles, ont donc été laissées à l'abandon ; ce qui explique le peu de soin mis à leur conservation, et leur état souvent déplorable. Les documents qui nous sont parvenus sont des copies, souvent en plusieurs exemplaires, d'extraits relatifs surtout à la navigation ; les autres informations contenues dans ces séries sont donc parvenues jusqu'à nous par inadvertance, pourrait-on dire ; elles permettent sans doute d'espérer de nouvelles découvertes, toujours possibles, sinon plausibles ; elles nous font en tout cas déplorer que l'intégralité des papiers de Granger ne se soit pas conservée. J'en veux pour preuve les données que je vais maintenant vous présenter.

L'état des dépenses déjà mentionné plus haut ¹⁶ atteste formellement que Granger ne quitta la Cyrénaïque que le 25 juin 1734 pour se rendre à Candie, où il arriva le 1^{er} août de la même année.

La dernière lettre datée de Bnghazi le 17 avril 1734 est donc loin de marquer le terme de son séjour en Cyrénaïque. Comme il était déjà en mesure d'écrire les premières informations que nous ayons de lui au début d'octobre 1733 à Derna, il faut considérer que son séjour dura au moins neuf mois, sinon davantage. Ce seul fait place Granger parmi les voyageurs ayant séjourné le plus longtemps en Cyrénaïque, et ne nous inspire que plus de confiance quant à l'expérience qu'il avait dû ainsi acquérir.

Je ne reviendrai pas sur son activité d'épigraphe, dont j'ai parlé ailleurs ¹⁷, mais je voudrai insister sur deux aspects que l'état actuel de mon information permet de préciser.

Un mémoire de 14 pages non foliotées s'intitule « Observations sur les différents ports où l'on peut mouiller en parcourant la coste de Barbarie depuis Tripoli jusqu'à Alexandrie servant à corriger la carte marine de Berthelot, par Granger 1735 » ¹⁸.

En partant d'Apollonia en direction de l'est, Granger note d'abord à 12 milles ou 22,22 kilomètres, un autre bon port, qu'il ne nomme pas et qui ne peut être que **ras el-Hilal**, le **Naustathmos** des Anciens ¹⁹ ; il note que l'on peut s'y ravitailler en eau et en bois, non sur la pointe du cap, mais au sud et au sud-sud-est, où il note « une très belle source qui tombe de la montagne dans la mer » ²⁰ ; il ne

16. Arch. nat., Marine, B III, 6, 138.

17. Cf. *supra*, n. 4.

18. Arch. nat., Marine, 3 JJ, 237.

19. *Ibid.*, fol. 7.

20. *Loc. cit.*

peut s'agir que d'**el-Atrun**, l'ancien **Erythron** ²¹, dont l'approvisionnement excellent en fait une petite oasis au pied de la falaise.

Poursuivant vers l'est, Granger note ensuite « les écueils de Derne que les gens du pays appellent **El Kerchi**, ces écueils qui restent au nord, forment avec la terre ferme un très bon port où il y a depuis 3 jusqu'à 6 brasses d'eau ; ses entrées sont par l'ouest-nord-ouest et le nord-est ; on peut aussi y faire un peu de bois et d'eau saumâtre, mais il est à propos de ne pas trop s'avancer dans les terres, crainte d'y rencontrer des Arabes maraudeurs » ²². Kerchi est à identifier avec **Chersis** antique, actuellement **Kersa**, où il y a effectivement quelques vestiges, et où les écueils correspondent à l'ancienne **île Aphrodisias**, très largement submergée du fait du mouvement de subsidence qui a affecté toute la côte de la Cyrénaïque ²³.

Granger nous conduit ensuite à **Derne**, ou **Derna**, la **Darnis** des Anciens, en relevant qu'il s'agit d'un mauvais mouillage « et où les bâtiments n'y sont en sûreté que pendant 3 à 4 mois de l'année, c'est-à-dire depuis le 20 mai jusqu'au 10 ou 12 de septembre, à cause qu'il ne règne pendant tout ce temps là sur cette côte que des vents de sud, de sud-ouest et d'ouest ; mais la dernière n'est pas de longue durée, dans les autres mois de l'année. Pour la plus grande sûreté, les bâtiments vont mouiller aux écueils ci-dessus nommés » ²⁴. Là encore l'exactitude des observations de Granger se vérifie entièrement, que ce soit pour la valeur du port de Derna avant les tout récents travaux dont il a fait l'objet, ou que ce soit sur la saison de la navigation et les vents dominants. Granger observe encore ²⁵ qu'il est venu par deux fois mouiller à Derna, et il est seulement dommage qu'il ne précise pas les dates, se contentant d'indiquer que six mois ont séparé ces deux passages ; il est cependant possible de remédier à cette lacune ; en effet, Granger corrige dans son mémoire une erreur de localisation qu'il imputait à tort à la carte de Berthelot ; c'est cette erreur qu'il mentionne dans sa lettre du 8 octobre 1733 ; le second passage à Derna est donc postérieur de six mois, du printemps 1734 ²⁶.

Nous arrivons ensuite au port de **Rastin** ²⁷, à 30 milles ou 57,41 kilomètres à l'est de Derna, ce qui est effectivement la dis-

21. La meilleure description est encore celle de Jean-Raimond Pacho, *Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque...*, Paris, 1827, rééd. Marseille, 1979, p. 140 sq.

22. *Ibid.*, fol. 8.

23. Cf. L. V. Bertarelli, *Libia* (Guida d'Italia del T. C. I.), Milan, 1937, p. 342.

24. *Ibid.*, fol. 8.

25. *Ibid.*, fol. 9.

26. Arch. nat., Marine, 3 JJ, 239.

27. Cf. *supra*, n. 25.

tance qu'il y a jusqu'à ras et Tin, le cap **Chersonèse** des Anciens ²⁸, un moment limite du territoire cyrénéen en direction de l'est. Granger note que ce port a deux entrées, au nord et au sud, mais que celle-là est dangereuse à cause de deux récifs; de plus ce mouillage manque d'eau et de bois; la dernière assertion est exacte, mais non la première, qui s'explique peut-être par la crainte des habitants, dont Granger conseille de se défier, et aussi parce que nous sommes proches de l'excellent havre de Bomba. Il conseille de « passer à un cable de distance de l'île de ce nom du côté du nord et sitôt qu'on a laissé l'île à l'est, il faut mettre le cap à l'ouest-sud-ouest pour aller mouiller à un mille ou deux de la terre, le fond est bon partout; il y a dans cette rade depuis trois jusqu'à neuf brasses d'eau, elle peut contenir 200 vaisseaux et ils y sont en toute sûreté, on y trouve de l'eau saumâtre; on y trouve des moutons à acheter si on en a besoin et on peut aussi y faire un peu de bois, mais il faut aller à plus d'une lieue pour en trouver ».

Granger décrit l'île de la Bombe, à l'est-nord-est de l'entrée de la rade, ainsi que des récifs, et il se montre dubitatif pour y reconnaître Platéa mentionnée par Hérodote à propos de la colonisation de Cyrène ²⁹ car « il n'y a ni eau ni bois qui sont les deux choses les plus nécessaires pour un établissement, de sorte qu'on doit suspendre son jugement à ce sujet »; **il faut en effet chercher Platéa sur une langue de terre aujourd'hui colmatée assez largement au continent**, comme cela devait déjà être le cas au XVIII^e siècle. Granger note encore « sur cette île de vieilles mesures qui font conjecturer qu'il y avait là autrefois un château pour défendre l'entrée de la rade; elle est très stérile, il n'y croit que des poireaux sauvages, et elle sert de retraite aux veaux marins ».

En revanche, Granger compte parmi les avantages de Bomba le fait que « cette rade est beaucoup poissonneuse, il y a pendant un certain tems de l'année une si grande quantité de poissons de passage qui ressemblent à nos brochets, qu'on en prend d'un seul coup de filet jusqu'à quatre à cinq cents, ils diffèrent de nos brochets en ce qu'ils sont plus longs et moins épais, mais d'un bon goût. On y pêche de même qu'à Rastin des anguilles de la grosseur du bras, les Arabes les salent et en donnent jusqu'à cent pour un sequin zinzzerli ». Cette abondance du poisson attirait déjà les pêcheurs crétois lors de la fondation de Cyrène ³⁰, et Synésios encore nous parle des anguilles qu'il portait en salaison à ses paysans de l'intérieur ³¹.

28. Cf. A. Laronde, *Cyrène et la Libye hellénistique*, *op. cit.*, p. 219, 225.

29. Arch. nat., Marine, 3 JJ, 237, fol. 12.

30. Cf. Fr. Chamoux, *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris, 1953, p. 102.

31. Cf. D. Roques, *Synésios de Cyrène et la Cyrénaïque du Bas-Empire* (Études d'Antiquités africaines), 1987, p. 410.

Granger rappelle ensuite le port de **Tobrout**, qu'il nomme Tra-buch ou El Marse Lobrach, avec « les ruines d'un vieux château situé sur une petite colline »³², en fait le fort de Justinien qui était encore visible à la fin du siècle dernier et dont il ne subsiste que de médiocres vestiges³³.

Vient ensuite le cap Luco, actuel Marsa Lucch, et le port de Soliman, actuel port **Bardia**, connu aussi au début du siècle sous le nom de Bardia Sliman, et qui est le **Petras Major** des Anciens³⁴. Nous ne sommes plus loin de Sailloune, ou **Solloum**, le **Grand Catabathmos** des Cyrénéens, et l'extrémité orientale de leur territoire dans son extension maximale³⁵.

L'intérêt que Granger trouve à la description de cette côte tient dans une remarque qu'il vaut la peine de transcrire : « si tous les capitaines étaient bien instruits de la constance des vents qui règnent sur cette côte du mois de mai au mois de septembre et des ports qui s'y trouvent où l'on pourroit relâcher en cas d'un vent forcé, ceux qui partent d'Alexandrie pour Tripoli, Tunis et pour France, feraient leur voyage beaucoup plus brief qu'ils ne font s'ils cotoyaient cette côte, plutôt que de s'élever au Nord comme ils font lorsque le vent ne leur est pas favorable en partant d'Alexandrie, pour s'affaler ensuite sur la Candie »³⁶. Il ne fait pas de doute que Granger a retrouvé un des grands itinéraires de navigation de l'Antiquité, comme le prouvent les périple, les nombreux sites répertoriés, et dont la prospection ne manquera pas d'être prometteuse. C'est la route que suivit Strabon à l'époque augustéenne et, dans les derniers temps de la marine à voile, c'est encore celle que suivit un voyageur français, le comte d'Estournel en 1833³⁷.

Un autre extrait de lettre de Granger provient de la correspondance adressée le 17 avril 1734 de Benghazi au comte de Maurepas. Cet extrait ne se confond pas avec celui qui est transcrit à la suite des lettres expédiées de Derna les 8 et 20 octobre 1733 ; ces trois fragments sont en effet reproduits deux fois, par des mains différentes, dans les dossiers que j'ai consultés, et ils concernent les ports de la Cyrénaïque. Au contraire le nouveau fragment de la correspondance du 17 avril 1734 se rapporte à un voyage archéologique et botanique à Tokra et à Tolmeita. C'est le seul fragment de ce genre que je connaisse des papiers de Granger, et il est du reste le premier

32. Arch. nat., Marine, 3 JJ, 237, fol. 13.

33. Cf. D. Roques, *op. cit.*, p. 226 et 267.

34. Cf. *supra*, n. 32 ; cf. A. Laronde, *op. cit.*, p. 230, n. 8.

35. Cf. A. Laronde, *op. cit.*, p. 220 sq.

36. Arch. nat., Marine, 3 JJ, 237, fol. 8 sq.

37. Comte Joseph d'Estournel, *Journal d'un voyage en Orient*, II, Paris, 1848, p. 500.

en date à nous donner une description de ces deux sites que Claude Le Maire ne mentionne avant lui que de façon très allusive ³⁸.

Il vaut la peine d'abord de s'attarder sur les conditions dans lesquelles Granger se rendit à Tolmeita, en venant de Benghazi, et en passant par Tokra :

« A mon retour je partis pour Ptolomée pour y copier non seulement des inscriptions grecques qu'on disoit y estre mais encore pour y herboriser. Je fus attaqué en chemin entre Ptolomée et Tocora par une huitaine de bandits qui en un clin d'œil me deshabillerent et m'enleverent mes petites provisions. Non contents de leurs petites captures [ils] en vouloient encore a ma vie, mais ils n'estoient pas d'acord entre eux sur le genre de mort qu'ils devoient me faire souffrir les uns vouloient seulement me noyer et les autres me tuer avant que de me jeter a la mer, et comme ils estoient en contestation a ce sujet j'appercu un Marabout qui opinoit fortement a me sauver la vie ce qui me determina a luy faire glisser adroitement par un des hommes qui m'accompagnoit quelques sequins dans la main afin de l'engager a tenir ferme en ma faveur. Ce petit present eu tout le succès que j'en pouvois attendre ; a peine eut-il l'argant qu'il s'assit sur la tour, marmota quelque priere que je ne compris pas ensuite, se leva brusquement en jettant deux pierres en l'air et criant a haute voix qu'il mourroit plutost que de souffrir qu'on me fit mal. A ce cris et au signal des pierres tout le monde resta cois et changerent de sentiment de sorte que nous devinmes les meilleurs amis du monde ; il me fit rendre mon capot, mon herbier et mon ecritoire, mais il jugea a propos qu'on garda le reste. Il me donna mesme un de ces voleurs pour m'accompagner jusqu'a Ptolomée et me garantit d'une autre troupe de voleurs avec qui ceux ci estoient en correspondance.

Nostre paix faite je continuay ma route avec mon nouveau conducteur. A peine eumes-nous fait une demie lieue que je trouvay trois plantes particulieres qui me firent oublier pour jamais la petite disgrace qui venoit de m'arriver » ³⁹.

Ce récit ne laisse pas d'être surprenant, et inquiétant de prime abord ; comment expliquer ce dénouement apparemment imprévisible ? Je crois qu'il convient pour ce faire de le rapprocher de la première entrevue que, presque un siècle plus tard, J.-R. Pacho eut avec les Bédouins lors de son arrivée à Cyrène : même hostilité apparente, même nécessité de faire des présents, même retournement une fois l'inquiétude apaisée, au point de transformer les agresseurs en défenseurs ⁴⁰.

38. Cl. Le Maire, dans H. Omont, *op. cit.*, p. 1042.

39. Arch. nat., Marine, 2 JJ, 90.

40. J.-R. Pacho, *op. cit.*, p. 194 sq.

Si nous nous replaçons dans une société où chaque tribu veille jalousement sur ses terrains de culture ou de parcours, l'intrusion d'un étranger, arabe ou européen, ne peut pas ne pas provoquer surprise et colère ; à l'intrus de se justifier et de composer ; s'il s'y prête, la sécurité revient, et la suite du voyage est assurée. C'est ce que James Bruce, qui visite Ptolémaïs en 1766, moins habile ou moins heureux avec la tribu al Arafa, ne put réussir, perdant du coup le droit de prolonger sa visite du site ⁴¹. C'est dire aussi que le qualificatif de voleur ou de maraudeur que nous voyons si souvent revenir sous la plume de Granger demande de sérieuses atténuations : l'attitude initiale de ses interlocuteurs arabes n'est pas un parti pris qui ne varierait plus.

Granger définit la plaine de Tolmeita, comme ayant quarante lieues de longueur sur une à quatre lieues de largeur, soit 177 kilomètres sur 4 à 17 kilomètres. Ce qui correspond bien à la définition que l'on peut faire de la plaine côtière depuis Ghemines et Soluch, à 60 kilomètres au sud de Benghazi, jusqu'à Tolmeita, puisque c'est à quelques kilomètres au nord de ce site que le premier gradin rejoint la côte. Cette plaine mesure en effet une vingtaine de kilomètres au droit de Benghazi, pour n'en compter plus que 5 ou 6 au droit de Tokra, en conservant à peu près les mêmes dimensions de ce dernier site jusqu'à Tolmeita. Si cette plaine apparaît à Granger couverte de buissons de caroubiers et de faux lentisques, il note aussi que sa terre rougeâtre — la célèbre *terra rossa* du Djebel Akhdar ⁴² — est « si bonne que lorsqu'il n'y pleut ni trop ni trop peu et à temps, l'orge qu'on y sème y rend jusqu'à quarante pour un, mais ordinairement dix à douze. Il n'en est pas de même du blé ; dans les meilleures récoltes, il ne rend que dix pour un, et cinq à six dans les récoltes ordinaires » ⁴³. Granger a très bien vu que la grande question était l'approvisionnement en eau ; les pluies irrégulières peuvent noyer cette plaine et la transformer en cloaque inexploitable, tout comme leur absence peut stériliser complètement la zone côtière moins favorisée à cet égard que le gradin intermédiaire, la riche conque de Barca, ou le plateau supérieur de Cyrène. Cette eau plus abondante dans la région de Tokra ou de Benghazi explique les rendements indiqués, qui font penser à la fameuse affirmation d'Hérodote sur la fertilité de la région d'Euphespérides ⁴⁴. Non moins remarquable est l'insistance sur l'orge, qui est en effet la céréale la mieux adaptée aux pays méditerranéens de nuance subtropicale ⁴⁵.

41. Cf. Sir Duncan Cumming, *James Bruce in Libya*, dans *Libyan Studies*, 1, 1969, p. 12-18.

42. Cf. L. Moret, *La Cyrénaïque*, dans *Revue de Géographie alpine*, 24, 1936, p. 567.

43. Arch. nat., Marine, 2 JJ, 90.

44. Hérodote, IV, 198.

45. A. Laronde, *op. cit.*, p. 329 sq.

Ce qui permet à Granger de résumer ses impressions en indiquant que « ces deux villes étaient situées dans l'une des plus belles provinces qui formoient la Pentapole Cyrénaïque »⁴⁶. Il ajoute encore : « quant aux ruines de Tocora qu'on peut regarder comme celles d'Arsinoé suivant la géographie de Bertius, tout y est méconnaissable ; il n'y a seulement que quelques pans de muraille sur pied ; elles se trouvent dix lieues au dessous de Ptolomée »⁴⁷. La distance entre Tokra, ou Taucheira, un moment Arsinoé⁴⁸, et Ptolémaïs est bien de l'ordre de 40 kilomètres. L'état peu significatif des ruines correspond bien à la réalité d'avant le début des fouilles, quand seule l'enceinte encore en état à l'arrivée des Arabes au VII^e siècle restait visible sur la plus grande partie de son périmètre⁴⁹.

A Tolmeita, Granger observe tout d'abord « trois colonnes faites de plusieurs pierres qui formaient autant qu'on en peut juger le devant d'un parvis »⁵⁰. L'imprécision de cette description n'empêche cependant pas de reconnaître là les rostres qui ornent le côté nord de la place qui surmonte les citernes, au cœur de la cité⁵¹. Il ne subsiste aujourd'hui que deux colonnes, mais, en 1766, James Bruce vit ce monument qui l'impressionna au point qu'il en fit un dessin conservé aujourd'hui dans les collections royales britanniques à Windsor (fig. 1) ; si le cadre est passablement fantaisiste, avec des montagnes, un panorama de cité orientale et un quai qui n'ont jamais pu exister, le monument lui-même est fidèlement reproduit, avec ses tambours inachevés et lisses, la cannelure n'étant visible qu'au-dessous des chapiteaux ioniques⁵² ; une des colonnes a aujourd'hui disparu, et l'élément d'entablement encore en place au XVIII^e siècle n'existe plus.

Granger note aussi « trois châteaux presque tout renversés et dont ne reste aujourd'hui que quelques pans de murailles »⁵³, entendant par là l'édifice militaire byzantin improprement dénommé « caserne d'Anastase », et probablement aussi un groupe de citernes au sud-est du site, ainsi que les vestiges de l'église, à tort qualifiée de fortifiée⁵⁴, et dont les vestiges étaient plus médiocres que ce que

46. Cf. *supra*, n. 43.

47. Pierre Bertius, cosmographe, né à Beveren en Flandre en 1565, mort à Paris en 1629, fut professeur royal de mathématiques et historiographe de France, et composa en particulier un *Theatrum geographiae veteris*, Amsterdam, 1618-1619.

48. A. Laronde, *op. cit.*, p. 62.

49. A. Laronde, *op. cit.*, p. 61 et 404.

50. Arch. nat., Marine, 2 JJ, 90.

51. Cf. Carl H. Kraeling, *Ptolemais City of the Libyan Pentapolis*, Chicago, 1962, p. 64.

52. Cf. Sir Duncan Cumming, *op. cit.*, pl. I.

53. Arch. nat., Marine, 2 JJ, 90.

54. G. Caputo, *La protezione dei monumenti di Tolemaide negli anni 1935-1942*, dans

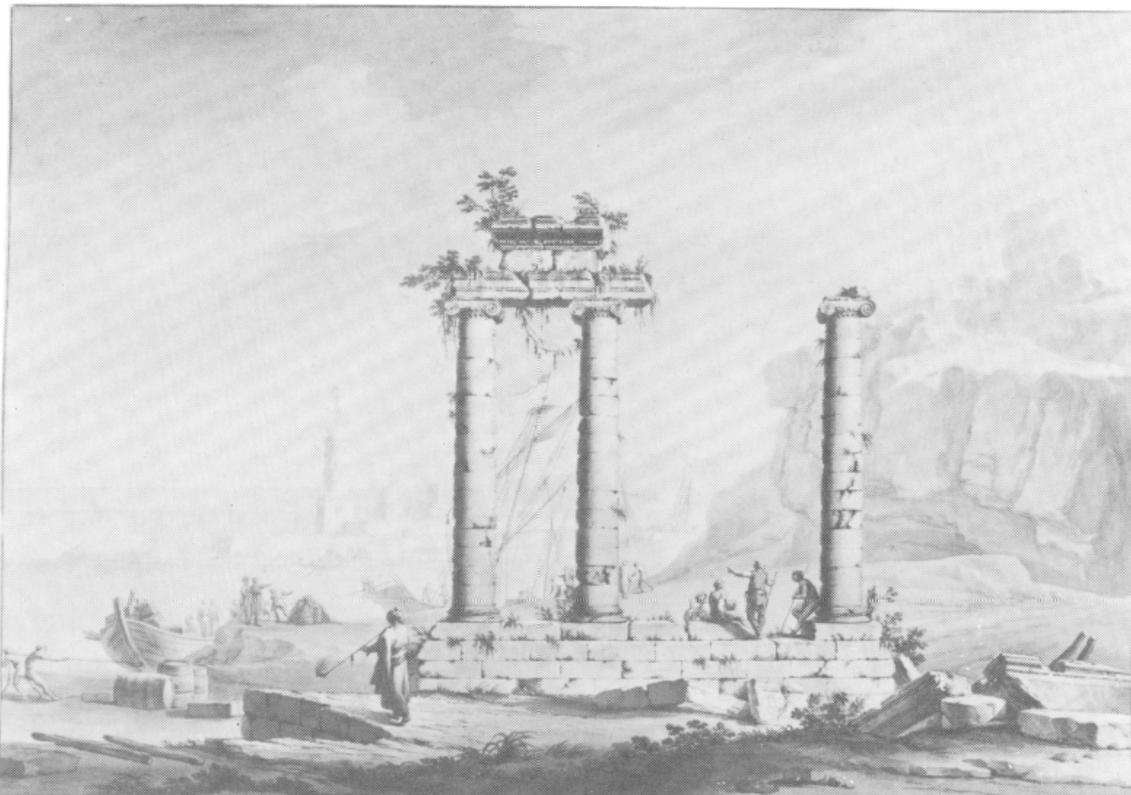


FIG. 1. — LES RUINES DE TOLMEITA VUES PAR J. BRUCE
(Château de Windsor)

nous voyons aujourd'hui après la belle restauration de G. Caputo.

Granger s'attarde surtout sur un ensemble de monuments : « mais ce qu'il y a de plus remarquable sont trois tours carrées »⁵⁵. Il ne peut s'agir que des deux tours encadrant la porte occidentale, dite encore porte de Taucheira, et du grand mausolée hellénistique situé à l'ouest de la cité, entre la route de Taucheira et la côte. Cette présomption devient certitude quand on considère les dimensions relevées par Granger, qui accorde 25 pieds de côté à chacune de ces tours, soit 8^m5. Il s'agit évidemment d'une approximation, qui n'est pas si inexacte, si nous retenons que les tours encadrant la porte de Taucheira mesurent exactement 9^m50 sur 10^m03, et que le mausolée hellénistique mesure quant à lui 12^m06 sur 12^m10. Granger a également estimé à 35 pieds la hauteur conservée de chaque construction, soit 11^m9, ce qui correspond à la hauteur moyenne conservée du mausolée jusqu'à l'entablement avec sa frise dorique⁵⁶. Il ne vaut pas la peine de se livrer à un semblable calcul pour la porte de Taucheira car celle-ci était largement enterrée à sa

Quaderni di archeologia della Libia, 3, 1954, p. 41-43; S. Stucchi, *Architettura cirenaica*, Rome, 1975, p. 365 sq.

55. Cf. *supra*, n. 53.

56. Cf. Carl H. Kraeling, *op. cit.*, p. 113.



(Cliché G. Caputo)

FIG. 2. — FOUILLES DE G. CAPUTO À TOLMEITA

base avant le début des travaux de G. Caputo en 1936 (fig. 2)⁵⁷, alors que le mausolée, sur son socle de rocher, était toujours entièrement visible. Cet intérêt accentué de Granger pour le mausolée fait que c'est à lui que s'applique la description donnée de l'intérieur : « on y entre par une porte qui conduit à deux chambres d'égale grandeur dans l'une desquelles on trouve un degré fait de dix marches par lequel on monte à une chambre de hauteur d'homme où il y a un autre petit escalier qui conduit à une terrasse »⁵⁸. Effectivement, l'intérieur du mausolée comporte au rez-de-chaussée deux séries de chambres donnant sur un corridor dans l'axe de la porte d'entrée ; il y a un escalier dans la première pièce à l'ouest de l'entrée ; la hauteur d'homme relevée doit s'entendre des 2^m30 de hauteur des portes d'entrée des chambres. Le mausolée est aujourd'hui privé — comme au XVIII^e siècle déjà — de son étage supérieur, et la terrasse est en fait le sol de la partie disparue⁵⁹. C'est dire que Granger nous donne une description tout à fait sûre.

Son attention pour la porte de Taucheira ne fut pas moindre, si nous en jugeons par ce passage de sa description : « les pierres de taille qui composent les pans de muraille qu'on voit sur pied sont toutes marquées par une lettre de l'alphabet grec mais ces lettres ne

57. G. Caputo, *op. cit.*, p. 48 sq. ; une photographie inédite, datant du début des fouilles, m'a été généreusement remise par G. Caputo, que je remercie très chaleureusement de m'autoriser à la publier ici.

58. Cf. *supra*, n. 53.

59. Stucchi, *op. cit.*, p. 186.

signifient autre chose que l'ordre que devaient tenir les maçons dans l'arrangement des pierres pour former les édifices. Cela paraît d'autant plus vrai que toutes les rangées de pierres qui forment les murs sont toutes marquées d'une même lettre, comme d'un delta, d'un alpha, d'un gamma, d'un iota, ainsi que des autres lettres de cet alphabet; ces lettres peuvent avoir donné lieu à ceux qui sont passés devant les ruines qu'ils avaient une des inscriptions »⁶⁰.

La porte de Tauchera présente en effet de telles marques de tailleurs de pierre, et Granger en donne une interprétation correcte. Il est plus étonnant qu'il n'ait pas relevé la présence de noms de soldats avec l'indication de l'année, qui sont tout aussi visibles, et qui ont depuis été assez largement publiés⁶¹. Cette ignorance est surprenante de la part d'un voyageur botaniste avant tout, mais qui affirmait lui-même s'être rendu à Ptolémaïs pour y copier des inscriptions⁶². J'ai montré ailleurs que les textes copiés par lui à Cyrène dénotent une bonne connaissance du grec⁶³. Son silence est donc encore plus étrange, à moins qu'il ne faille comprendre que seuls les textes d'une certaine longueur, comme des dédicaces, des décrets, l'intéressaient, et que de simples graffites, même soignés, lui ont paru négligeables. Plus importante encore est la remarque faite par Granger de son désappointement de ne pas trouver les inscriptions qu'on lui avait annoncées : d'autres voyageurs avaient donc visité Ptolémaïs et avaient transmis, sans doute oralement, leurs observations à Granger : où, quand? Notre ignorance sur ce point est complète, et fort dommageable, car elle nous prive d'informations qui auraient pu être très originales.

En effet, le premier voyageur à avoir suivi Granger fut James Bruce en 1766, à qui Sir Duncan Cumming a consacré un bel article⁶⁴. Moins heureux que Granger, comme je l'ai dit, Bruce fut obligé de plier bagage au plus vite, après avoir pris seulement un dessin des colonnes ioniques du podium; il confond par ailleurs Tolmeita et Tocra. C'est dire que, par comparaison, le témoignage de Granger est beaucoup plus explicite et documenté. La qualité des observations du chirurgien dijonnais ne rend que plus déplorable l'obscurité dans laquelle son voyage si méritoire est tombé.

Quel fut le destin de Granger? Toujours d'après l'état de ses dépenses, il s'embarqua de Cyrénaïque pour Candie; il y séjourna et se rendit à Alexandrie : ces deux séjours durèrent du 1^{er} août 1734 au 29 juin 1735. Ensuite, il se rendit à Chypre jusqu'au 1^{er} octobre

60. Cf. *supra*, n. 53.

61. G. Oliverio, *Documenti antichi dell'Africa italiana*, II, *Cirenaica*, 2, Bergamo, 1936, p. 247-249.

62. Cf. *supra*, n. 53.

63. Cf. *supra*, n. 4.

64. Cf. *supra*, n. 41.

de la même année ; il voyagea en Syrie jusqu'au 15 septembre 1736, et se rendit en Mésopotamie et en Perse ; il allait revenir à Alep quand il mourut le 15 février 1737 à deux journées de voyage de Bassorah, qu'il venait de quitter ⁶⁵. La disparition prématurée de Granger causa un tort irrémédiable à son œuvre, démembrée, ignorée et en grande partie détruite. Il convenait de sortir de l'oubli des *disjecta membra* non négligeables, en espérant en retrouver d'autres.

M. Jean-Pierre CALLU, m. r., demande quel est l'auteur de la carte à laquelle il est fait allusion. Il s'agit d'une carte de Berthelot établie au début du XVIII^e siècle, répond M. LARONDE. C'est une carte à grande échelle de la Méditerranée orientale. Granger corrige les positions en longitude et en latitude et indique des détails pratiques.

M. François CHAMOIX, m. r., indique que M. Laronde est le découvreur de Granger qui est un homme qui sait voir. Il a parcouru la côte de façon attentive et a porté un vif intérêt à la description des côtes, direction des vents, îlots, etc.

M. François BRAEMER, m. r., sans négliger les apports à l'archéologie relevés par M. LARONDE, est vivement intéressé par les données maritimes et climatiques fournies par des voyages à but pratique, notamment par les observations sur les vents d'été, période privilégiée de la navigation dans l'Antiquité. Il y voit une raison supplémentaire d'accréditer sa thèse sur l'importance de la route maritime longeant (à plus ou moins longue distance selon le type de côte, plate et alluvionnaire ou plus élevée) le rivage méridional de la Méditerranée, d'Alexandrie à Carthage, très largement approvisionnée, à l'époque romaine, en matériaux de la Méditerranée orientale (F. Braemer, *Les relations commerciales et culturelles de Carthage avec l'Orient romain à partir de documents sculptés*, IV^e colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du nord, Strasbourg, 1988, I, p. 175) et au-delà vers l'Atlantique par les colonnes d'Hercule, à laquelle il a rattaché le naufrage du Cap Africa, près de Madhia (F. Braemer, *Le commerce des idées, des hommes et des objets luxueux — lourds, encombrants et fragiles — dans la Méditerranée romaine*, VI^e rencontres internationales archéologie-histoire, Antibes, 1985, p. 142, fig. 2; cf. aussi *B. S. N. A. F.*, 1987, p. 331). La comparaison de Granger entre la route méridionale et le trajet est-ouest par la Crète (F. Braemer, fig. 2) l'incite à donner encore plus d'importance au premier itinéraire, même peut-être pour l'alimentation de Rome, tout au moins entre Alexandrie et la Cyrénaïque, la répartition administrative des terres et les limites de la province ayant eu pour but une meilleure surveillance des trajets maritimes.

M. LARONDE reconnaît qu'il a douté de l'importance de cette route, surtout en l'absence de monnaies puniques dans les divers chantiers archéologiques de Cyrénaïque. Mais les fouilles sous-marines ont montré la présence de céramique punique dans les eaux du port d'Apollonia (cf. A. Laronde, *Mélanges Sznycer, Semitica*, 39, 1989, p. 7-12). Il indique que les monnaies utilisées en Cyrénaïque à l'époque impériale relèvent de la métro-

65. Arch. nat., Marine, B III, 25, 29 ; le jour exact du décès est précisé dans l'état de frais B III, 6, 138.

logie de Rome et de l'Italie. On trouve une abondance des deniers et de sesterces ou de *dupondii* analogues aux pièces circulant en Italie; c'est dans ce cadre que s'inscrivent les émissions faites spécialement pour la Cyrénaïque de Trajan à Marc-Aurèle. Inversement, la relation ancienne avec la Crète, attestée par l'abondance du numéraire lagide de facture cyrénéenne en Crète jusqu'à la fin de l'époque hellénistique, s'interrompt après Actium : on ne trouve plus de monnaies cyrénéennes en Crète à partir du principat d'Auguste et, inversement, les monnaies *koinon* des Crétois au 1^{er} siècle après J.-C. sont inconnues à Cyrène et dans sa région.